quer ; mais, après tout, ça finissait par s'arranger. Et puis, les allées étaient toujours si propres que le surintendant, quand il passait par là, en devenait le visage tout épanoui. Les *spoolouses*, chacune plus ou moins promptement, finissaient par m'obéir, les empeseurs m'étaient dociles comme des bœufs de Bretagne ; les *passseuses en lames* me lançaient de tout côté des ceillades ; les ourdisseuses sans faire très, très consciencieusement la besogne, avaient toujours le mot pour rire ; le gars de quinze ans, chargé du balayage, me craignait comme un diable, et le vieil Elie menait admirablement sa machine. Après tout, ça n'allait pas si mal. J'étais connu pour un bon vivant, n'ayant pas, comme tant d'autres seconds sans conscience, toujours à la bouche le blasphème... et la chique, ne buvant toujours que de l'eau... quand je n'avais autre chose à boire, détestant souverainement la bouteille... vide. Et le petit homme que je servais, me couvant d'un regard protecteur, disait à qui voulait l'entendre que je ferais mon chemin. Pour de l'orgueil, ça m'en donnait ; et, fier de ma position, j'allais souvent, entre deux ordres, conter l'histoire pour rire aux ourdisseuses.

J'ai toujours eu pour le noir un faible singulier. Or, en ce temps là, était passée aux ourdissoirs une grande, grande, grande fille, noire, noire, dont la vue seule me troublait. Elancée comme une vision, avec un œil où se lisait la fermeté de caractère, bien qu'à prime abord il semblât quelque peu sournois ; j'avais, après quelques temps d'étude, trouvé le côté accessible de cette âme fière. Que votre serviteur eut d'elle un minime brin d'affection, pour rien au monde, je n'oserais l'affirmer, mais j'aimais, moi, cet air distingué, contrastant singulièrement avec les habitudes vulgaires des autres filles du département ; et je passais ainsi, à causer, de bons quarts d'heure, toujours entre deux ordres, bien entendu. Mais comme le second arrivait parfois à destination, au lieu de travailler on faisait souvent sabbat dans les *spoolers* tout comme chez Bulzébuth, quand on n'a rien à faire. Au reste, les choses allaient fort bien.

Mais, vers ce temps survint un petit accident qui faillit mettre en péril la barque qui portait ma fortune. Comment la chose se fit, je ne saurais le dire, mais il se trouva que sur tout mon lot d'ansouples ou *warps*, le tissu manquait radicalement de colle. On peut, en vraisemblance, présumer que l'empeseur, au lieu de le faire passer dans l'ingrédient voulu, lui avait tout bonnement donné un bain d'eau claire. A prime abord, quand la chose vint à ma connaissance, je fus abasourdi, embêté, car les choses allaient bien, d'ordinaire ; mais il fallut en prendre son parti. Je baissai quelque peu dans le crédit du contremaître, et dus, pour quelque temps, renoncer aux histoires contées entre deux commandements à la grande R... dont la vue m'avait, moi, d'ordinaire si indifférent, singulièrement troublé. Un homme qui ne m'aimait plus, c'était le vieil Elie (pour revenir à notre bipède). Tant que les choses avaient bien marché, mes propos ne l'avaient point froissé, mais à cause du trémoussement continu auquel le contraignait les allées et venues des ansouples de notre département à celui du tissage où ils n'avaient pas le don de plaire, ses idées avaient à mon égard singulièrement changé. Quand je disais : "Père Elie, faites ceci, faites cela," au lieu de me répondre comme jadis : "Oui, monsieur," il murmurait entre ses dents des choses mystérieuses, dont je m'occupais assez peu, du reste.

Combien de fois le tissu maudit se promena ainsi d'un département à l'autre, sur l'élevateur du vieil Elie, pas plus que bien d'autres détails de ce bon temps, je ne saurais le spécifier ; mais je me rappelle bien, par exemple, le singulier visage du vieux durant tout ce temps. Et je vis bien qu'il avait sur moi plus d'un soupçon. Il s'en allait par le département, disant à qui voulait l'entendre : "Le gars finira mal !"... Il racontait à sa petite nièce, Colastie, que mon temps de second achevait, à Marie, sa fille, mille et une aventures sur mon compte, ajoutant presque tout bas qu'il fallait se défier de moi, que j'étais un bien chétif garnement que... (et ici il s'arrêtait, comme effrayé à la pensée d'une telle révélation) en certains quartiers on se chuchotait à l'oreille que j'étais... franc-maçon. Puis quand il avait consciencieusement

vidé le sac aux nouvelles, si toutefois les ansouples trouvaient bon de prendre chez les tisserands un peu de repos, le vieux allait, pour épier mes mouvements, s'asseoir sur sa machine chérie, dont les secousses faisaient cligner ses yeux, balancer son énorme tête et frémir sa barbe de bouc suisse, tandis qu'à tout venant il disait :

Il vous en perd du *butin*, ce gaillard là... il vous en perd !... Ah ! l'âme damnée !... j'voudrais bien savoir pourquoi on garde ça ici... Et hochant la tête il achevait sentencieusement : Le gars finira mal !... Peu à peu les rouleaux de tissu se firent plus petits, plus petits... puis, enfin, tout fut dit, et nul n'en parlera plus. Mais le père Elie me garda rancune. Et jamais, par la suite, il ne me parla plus qu'avec défiance. Je prenais un malin plaisir à le faire fâcher ; ça m'amusait. Les choses reprenant leur cours ordinaire je continuai comme au temps jadis à crier : Holà ! vous autres, etc., etc. Et j'allai comme jadis aussi conter entre deux ordres, mille et un riens à la grande fille des ourdissoirs. Mais la besogne, à mon insu, minait lentement, mais sûrement ma santé.

Un jour, je m'en aperçus, et las de vivre esclave moi même, avide de soleil et de liberté, voulant courir quelque peu le monde pour refaire ma constitution ébranlée, je laissai un autre se revêtir de mon autorité, et dis adieu aux *spoolouses*, aux *passseuses en lames*, au balayeur, aux empeseurs, aux ourdisseuses, moins une à qui je dis au revoir et au père Elie, qui me suivit longtemps des yeux, en hochant la tête comme je m'éloignais.

Quelques jours plus tard, je revenais du théâtre, toujours avec la grande et belle fille noire ; je le rencontrai au coin de la rue Bassett en *prince Albert* rougi par le temps, flanant paresseusement, le nez à la brise, les mains dans les goussets.

— Eh bien, père Elie, fis-je, en passant, lui désignant significativement du coin de l'œil mademoiselle P, ça marche, les choses, comme vous voyez. Et vous ?

— Ça va toujours la besogne. A c't'heure que t'es parti, j'ai le temps de jaser un peu avec la petite nièce ; mais toi, fit-il, en mesurant des pieds à la tête ma compagnie, mais toi, pendar, t'as pas encore trop mal tourné !...

Pour cela, c'était vrai, mais seulement j'étais bien garçon, toujours garçon.

JOCÉLYN.

LES NOUVEAUX MINISTRES

(Voir gravures)

C'est à la date du 1er décembre que la liste définitive a été arrêtée et que le ministère français a été ainsi constitué : MM. Casimir-Perrier, président du conseil, ministre des affaires étrangères ; Reynal, ministre de l'intérieur ; Burdeau, ministre des finances ; Spuller, ministre de l'instruction publique ; Antonin Dubost, ministre de la justice ; Jonnart, ministre des travaux publics ; Marty, ministre du commerce ; général Mercier, ministre de la guerre ; amiral Lefebvre, ministre de la marine ; Viger, ministre de l'agriculture.

Nous donnons quelques notes sur les membres du cabinet qui n'ont pas encore été ministres.

M. Antonin Dubost (justice) avait été, au 4 septembre, secrétaire général de la préfecture de police, puis préfet de l'Orne, et en 1879 directeur du cabinet du ministre de la justice. Il fut depuis conseiller d'Etat, puis en 1880 il entra à la Chambre.

M. Jonnart (travaux publics), député du Pas-de-Calais, a prononcé, au cours de la précédente législature, quelques discours appréciés.

M. Marty (commerce) a été avocat au barreau de Carcassonne. Il est à la Chambre depuis 1885.

Le général Mercier (guerre) a été promu divisionnaire en juillet 1889. La façon brillante dont il se distingua aux manœuvres de Beauvais lui valut d'être nommé commandant du 18 corps d'armée, à Bordeaux.

L'amiral Lefebvre (marine), commandant en chef il y a quelques mois l'escadre du Nord, à laquelle il a été récemment remplacé par l'amiral Brown de Colstoun.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Me trouvant dans la nécessité d'abandonner la direction du MONDE ILLUSTRÉ, après le 1er janvier, je prie mes correspondants personnels de vouloir bien m'adresser dorénavant toute communication privée à mon bureau de direction de *La Croix de Montréal*—B. de P. 997, Montréal—ou, encore mieux, à mes appartements du Cercle Ville-Marie, 1717, rue Notre-Dame, Montréal.

* *

C'est une heureuse idée qu'a eue M. J.-E. Bélaïr, typographe en musique, d'extraire deux jolies chansonnettes du répertoire du théâtre d'Opéra français.

Il a choisi avec discrétion et avec goût en même temps ces deux morceaux.

L'amour est enfant de bohème et *Le fruit défendu*, qu'on peut se procurer dans tous les dépôts, au prix minimum de dix centins chaque, sont appelés à un légitime succès.

Tous les amateurs de jolie musique et à bon marché, en sauront gré à l'entrepreneur éditeur.

* *

Piano-Canada.—Cette intéressante publication musicale, que tous les amateurs recherchent à bon droit, a depuis quelques mois pris des développements qui en font un journal de musique de première classe.

Nous avons sous les yeux ses livraisons de septembre, octobre, novembre et décembre, et, en face de la grande variété de chants et de musique de haut goût qu'elles offrent, nous estimons un devoir de recommander ce journal mensuel à nos lecteurs et lectrices qui s'intéressent aux progrès de la musique.

A une piastre par an, pareille aubaine artistique, c'est pour rien. Pour abonnements, s'adresser à M. J.-R. Brodeur, directeur du *Piano-Canada*, 62, rue Saint-Jacques, Montréal.

JULES SAINT-ELME.

CORRESPONDANCE

MONTRÉAL, 30 décembre 1893.

A. M. Firmin P. card, homme de lettres

Monsieur et cher confrère,

Dans le dernier numéro du MONDE ILLUSTRÉ, vous m'adressez une lettre ouverte à laquelle je dois une réponse.

Je vous dirai, tout d'abord, que l'étude historique que j'ai publiée sur Jean Descary-Lehoux a été écrite sur des documents qui m'ont été fournis par la famille Descary et que cette étude lui a été soumise, avant sa publication dans le journal.

Quant à l'orthographe des noms propres, il n'y a pas de règle absolue. On conserve l'euphonie, voilà tout. C'est pourquoi on voit plusieurs individus, appartenant tous à la même famille, écrire leur nom d'une manière différente les uns des autres. La famille Descary a usé largement de ce *privilege grammatical*. Aussi, on remarque les orthographes suivantes de leur nom patronymique : Descary, Descary, Descarries, Descarryes, des Carries, etc. Pour ma part, j'ai écrit Descary, en ajoutant au nom le sobriquet de Lehoux par un trait d'union, habitude qui est suivie en France et ici, car le mot *dit* est tombé en désuétude.

Vous dites, de plus, que l'ancêtre des Descary était noble, pour la raison que son nom commence par *des* et qu'il portait un surnom. Je ne suis pas de votre avis. Si nous acceptions votre raisonnement, nous anoblirions plusieurs familles canadiennes, dont le nom de famille commence par *des*, *de*, *du*, et qui cependant sont bien réellement d'origine roturière. Les descendants de familles nobles, veuillez le croire, sont très rares au Canada.

Avec ces quelques remarques, que je vous demande de prendre en bonne part, je clos ma lettre en vous priant de croire, monsieur et cher confrère, à mon inaltérable dévouement.

G.-A. DUMONT.